Dr Marc Valleur*, Pr Louise Nadeau**

* Psychiatre, Centre médical Marmottan, 17-19, rue d'Armaillé, F-75017 Paris. Courriel : marc.valleur@gmail.com

** Membre de la Société royale du Canada et de l'Académie canadienne des sciences de la santé. Département de psychologie, Université de Montréal, Canada

Reçu novembre 2017, accepté avril 2018

Un texte médical de 1561 sur l'addiction

Le traité de Pascasius

Résumé

Médecin du XVI^e siècle, Pascasius Justus fut l'auteur d'un traité sur le jeu de hasard qui, par bien des aspects, préfigure nos conceptions contemporaines sur le jeu excessif ou pathologique. Ce texte est de nature à constituer un nouvel "acte de naissance" de la maladie addictive, dans la mesure où il distingue clairement jeu normal et jeu excessif, propose un modèle explicatif "bio-psychologique" et une thérapie par la parole, ancêtre de nos psychothérapies. Tranchant avec la littérature de son époque, il ne recourt pas à des explications religieuses du hasard et ne diabolise en rien les joueurs. Plusieurs fois réédité, ce texte important ne fit cependant pas école, au même titre que les travaux de Jérôme Cardan sur le hasard. L'histoire des addictions doit cependant approfondir des conceptions bien antérieures au travail emblématique de Benjamin Rush à la fin du XVIII^e siècle, époque des idéaux démocratiques de liberté et d'autonomie individuelle. Elles ne sont en effet pas toutes à inclure dans un supposé modèle "moral/religieux". Les débats les plus actuels sur le statut épistémologique des addictions sans substance peuvent être éclairés par ce texte, comme par les travaux de médecins, depuis l'Antiquité, sur la passion et sur l'habitude.

Mots-clés

Jeu pathologique – Addiction sans substance – Histoire – Pascasius – Benjamin Rush – Modèle explicatif.

Le classement encore récent dans la cinquième édition du *Manuel diagnostique et statistique* de l'American Psychiatric Association (1) du jeu pathologique dans un groupe des addictions aux côtés des dépendances à une substance psychoactive, légitimant la notion d'addictions sans substance, a ravivé des débats déjà anciens sur le statut épistémologique de ces

Summary

A medical text from 1561 on addiction: the Pascarius treatise
A 16th century doctor, Pascasius Justus wrote a treatise on gambling that in many respects foreshadowed our contemporary conceptions on excessive or pathological gambling. The nature of this text constitutes a new "birth certificate" for addictive disorders, since it clearly distinguishes between normal and excessive gambling. It also suggests an explanatory "bio-psychological" model as well as therapy through dialogue, the ancestor to our psychotherapies. The text contrasts with the medical literature of the time. It does not draw on religious explanations for gambling and does not in any way demonize gamblers. This important text was reprinted several times but did not find a significant following, similarly to Jérôme Cardan's work on games of chance. However, the history of addictions must deepen the concepts expressed long before the emblematic work by Benjamin Rush at the end of the 18th century, the era of democratic ideals such as liberty and individual autonomy. Not all are based on a preconceived "moral/religious" model. The most recent debates concerning the epistemology of addictions without substances could be enhanced by this text. Other physicians since the Antiquity have also written on the subject of passion and habits.

Key words

Pathological gambling – Addiction without substance – History – Pascasius – Benjamin Rush – Explanatory model.

"maladies". Selon l'American Psychiatric Association, le jeu excessif dont les manifestations comportementales atteignent le seuil clinique impliquerait un désordre dans la physiologie du cerveau. Il rejoindrait ainsi un groupe de maladies – l'alcoolisme, les toxicomanies, le tabagisme – pour lesquelles les avancées des neurosciences permettraient la découverte des mécanismes

neurobiologiques, tandis que la recherche poursuit l'évaluation de traitements pharmacologiques ou psychosociaux efficaces.

Mais, souvent de façon critique quant à ce modèle de maladie, certains auteurs, non sans arguments, constatent l'extension potentiellement infinie de ces "nouvelles" addictions (à la nourriture, au sexe, à internet, aux relations amoureuses ou au travail...) et y voient l'effet emblématique d'une société "d'hyperconsommation" : l'addiction est, dans cette optique, le symptôme d'un monde où l'éthique de la consommation tend à supplanter celle de la production, et où le contrôle est internalisé, chaque individu étant censé fixer ses propres limites et s'autoréguler (2-4). Consommer devient dès lors un exercice périlleux, le sujet devant à la fois savoir "se lâcher", chercher le plaisir ou même la sensation forte, tout en se conduisant en consommateur avisé, rationnel et modéré. L'addiction est alors moins perçue comme pathologie en soi que comme sanction à tout écart à cette injonction paradoxale de consommation et de modération. Les addictions pourraient donc – produits d'une culture, d'un moment socioculturel bien précis – appartenir au groupe des "maladies mentales transitoires" (5), liées à l'ouverture d'une "niche écologique" récente et probablement éphémère. Cette vision très relativiste des addictions se situe en opposition à des modèles de maladie selon lesquels les neurosciences travaillent à la découverte des mécanismes, puis aux médications efficaces de ces maladies.

Entre l'illusion scientifique de parvenir à un état définitif du savoir (6) et la négation d'un problème réduit à une construction sociale éphémère, une histoire des addictions devrait être un moyen d'aborder cette question épistémologique, le passé pouvant éclairer les discours et pratiques actuels.

Cette histoire peut certes s'appuyer sur celle des objets d'addiction, mais aussi sur celle de leur régulation dans les diverses sociétés, toutes les sources de plaisir, sexe, alcool, jeu, nourriture, ayant fait l'objet de prescriptions et d'interdits. Et surtout, elle doit déterminer les moments où cette régulation s'inscrit dans des discours et des pratiques médicaux (7, 8), et dans quelle mesure ceux-ci se distinguent de cadres religieux et de considérations morales : cette médicalisation, à première vue, est un phénomène relativement récent, et il est tentant de n'y voir que l'effet des progrès de la science, faisant reculer la place de la morale et de la religion.

C'est ce cadre de recherche qui nous semble faire l'intérêt de la découverte d'un texte de la Renaissance, le traité de Pascasius Justus, récemment traduit en français (9). Médecin flamand né à Eeklo vers 1520, Paquier Joostens, dit Pascasius Justus Turq, étudia dans les facultés de Rome, Bologne, Padoue, et surtout Pavie, où il fut probablement l'élève de Jérôme Cardan (Giro-lamo Cardano, 1501-1576), célèbre médecin, physicien et mathématicien.

Médecin réputé, Pascasius n'est l'auteur que de ce traité en deux livres (le premier sur la description et les causes de la maladie, le second sur le traitement). Il s'intitule *Alea sive de curanda in ludendi pecuniam cupiditate* et parle donc du hasard et du traitement de la passion pour le jeu d'argent.

Ce texte fut publié à Bâle en 1561 par le grand imprimeur Oporinus (qui, en 1543, avait publié le *De Humani Corporis Fabrica* d'André Vésale, ouvrage destiné à révolutionner l'anatomie et l'ensemble de la médecine). Il fut réédité en 1617 (Éd. Joannis Munster, Neustadt, Starckius) et en 1642 (Amsterdam, Elsevier).

Ce traité nous paraît un élément important à étudier et à prendre en compte dans une approche historique de la notion d'addiction, dans la mesure où il peut mettre en question la "date de naissance" de la maladie addictive, souvent fixée au travail sur les spiritueux du médecin américain Benjamin Rush, publié en 1784 (10).

Trois modèles de maladie ?

Nous avons en effet (9, 11, 12) pris l'habitude de schématiser les conceptions de l'addiction en quatre grands modèles conceptuels, dont les trois premiers correspondent à des abords scientifiques.

Un modèle "monovarié" ou à une seule dimension

Le premier modèle des addictions s'est centré sur le produit désigné comme agent de cette maladie soit l'alcool, ou plutôt les spiritueux : Rush, fondateur de la psychiatrie en Amérique du Nord, serait le premier médecin à avoir clairement plaidé pour que les "ivrognes" soient traités en tant que malades, et non seulement vicieux, coupables ou sacrilèges. Il inaugure avec ce texte un modèle des addictions dit "monovarié", dans la

mesure où c'est la substance qui est l'unique responsable de tous les troubles, ce qui justifie à la fois une terminologie d'intoxication (ce sera l'alcoolisme chronique de Magnus Huss en 1849, puis tous les termes en "isme"), et les logiques prohibitionnistes.

Un modèle "bivarié"

Le premier modèle à deux dimensions, faisant une place à la vulnérabilité individuelle, est sans doute celui de la dégénérescence, introduite par le psychiatre français Bénédicte Augustin Morel en 1857, dans son traité des dégénérescences (13). Faiblesse physiologique, psychologique et morale, la dégénérescence était censée être transmise par hérédité, mais aggravée par les agents exogènes comme l'alcool et les drogues. S'étendant comme facteur explicatif à l'ensemble des "maladies sociales" (syphilis et tuberculose notamment) et de l'ensemble du champ de la psychiatrie, elle n'était donc guère spécifique des addictions et devait finir par perdre de l'intérêt, du fait même de sa vertu panexplicative.

Le modèle des Alcooliques anonymes, remontant à 1935, a constitué le grand "modèle de maladie" bivarié de référence, proche de visions scientifiques encore actuelles. Ici, seules les personnes prédisposées ("allergiques", selon la terminologie des Alcooliques anonymes) développent la maladie lorsqu'elles sont en contact avec la substance. L'abstinence s'impose, mais la prohibition (volontaire) peut ne concerner que ces personnes vulnérables (14).

Un modèle "trivarié"

La fin des années 1960 vit une résurgence d'usages de drogues parmi les jeunes, dans un contexte de crise des valeurs, de conflit des générations, d'émergence des problèmes d'adolescence et de mouvements contre-culturels : la crainte d'une "épidémie" entraîna un durcissement des législations. L'évidence du lien entre mouvements culturels, moment de civilisation et usage de drogues conduisit à faire une place au contexte et aux approches sociologiques et anthropologiques, inspirées par la nouvelle conception de la maladie physique définie comme une interaction entre un hôte, un agent et un environnement. La toxicomanie est depuis considérée comme "la rencontre d'une personnalité, d'un produit et d'un moment socioculturel" selon la formule d'Olievenstein (15) en écho au "*set, setting, substance*" de

Zinberg (16) et à l'appel à une approche "bio-psychosociale" (17).

Un modèle "moral/religieux" ?

Ces trois modèles scientifiques, toujours plus ou moins en vigueur, auraient été précédés d'un modèle "moral/religieux", dont l'étude paraît au premier abord sans grande pertinence pour une histoire médicale ou scientifique des addictions. C'est pourtant à l'intérieur de ce dernier modèle que s'inscrit notre réflexion.

Notons que le manque de pertinence d'un modèle religieux pourrait être discuté : la valeur préventive quant à l'abus d'alcool, de drogues ou de jeu, d'une affiliation religieuse a pu être mise en avant par certaines études, et par ailleurs la dimension spirituelle est au premier plan de nombreuses approches thérapeutiques, notamment celles qui dérivent des traitements en 12 étapes, inaugurés par les Alcooliques anonymes. De même, la volonté d'éliminer toute considération morale se heurte bien souvent en pratique aux jugements de bon sens sur les inconduites de personnes en état d'ivresse, comme à la complexité des liens (18) entre usage de substances illicites et criminalité.

Ce que nous apprend de fait rapidement notre incursion historique, c'est surtout la diversité des réflexions et des travaux produits au fil des siècles, souvent en dehors ou à distance des considérations religieuses, et dans lesquels la morale – terme au demeurant polysémique – n'occupe pas toujours une place essentielle. Les efforts de séparation de la médecine – en tant qu'art ou technique comme en tant que science – de la religion sont décrits depuis Hippocrate, et nous devons approfondir notre histoire canonique des addictions, en nous penchant sur cette "préhistoire", ce supposé "modèle moral/religieux".

Une maladie liée à la démocratie ?

La date de naissance emblématique de 1784 conserve toutefois toute son importance : Rush insiste clairement dans son fameux texte "*An inquiry into the effects of ardent spirits upon the human body and mind*" sur l'aspect morbide de la condition des intempérants ("*This odious disease, for by that name it should be called*") et propose l'idée d'une progression des troubles, qui finit par conduire à la folie et à la mort.

Il s'agit bien d'un modèle monovarié, c'est-à-dire d'une forme d'intoxication, puisque cette progression est due à la force croissante des boissons en cause, de la bière et du vin, boissons anodines, au gin et au rhum, causes de maux terribles aux plans physique, mental et moral. Son impact tant sur les courants prohibitionnistes (cet article fut un fer de lance des croisades antialcooliques) que sur les conceptions scientifiques ne doit donc pas être sous-estimé. Il est toutefois à souligner que le travail ultérieur du médecin anglais Thomas Trotter (19) est plus nettement médical et plus proche des conceptions actuelles, se démarquant aussi plus clairement des discours religieux et moraux.

L'importance majeure que nous accordons à cet écrit, plus qu'à son apport proprement scientifique ou à une rupture avec le discours religieux, tient à sa valeur symbolique et historique, étroitement liée au personnage même de Rush, dont le portrait est toujours l'emblème de l'American Psychiatric Association. Père fondateur, en tant que cosignataire de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, Rush, médecin de l'armée durant la guerre d'indépendance, est bien considéré comme le fondateur de la psychiatrie américaine. Abolitionniste (conformément à la déclaration de 1776 selon laquelle "tous les hommes sont créés égaux"), il est aussi un parfait symbole de l'aspiration à la démocratie, au libéralisme, à la primauté de l'autonomie individuelle.

Cette date de 1784 permet donc de voir dans l'essor de la maladie addictive – ici l'intempérance alcoolique – le fruit d'une préoccupation nouvelle pour la liberté en tant que valeur, et pour l'autonomie comme condition essentielle de la citoyenneté. Pour que la dépendance à une substance, qui se traduit par un sentiment subjectif d'aliénation, puisse être considérée comme une maladie, il fallait dans cette optique que la liberté et l'autonomie fassent partie de la condition normale de chaque individu.

Le cas Pascasius : un modèle de maladie à la Renaissance

Notre travail avec le latiniste Cottier (9) sur la traduction du traité de Paquier Joostens est de nature à remettre en question cette vision de l'histoire, et nous pousse à nous pencher sur des textes médicaux très anciens (les sources de Pascasius sont celles de son époque, à laquelle Galien et Aristote commencent à

peine à être discutés) qu'il serait difficile de ranger dans la catégorie "morale/religieuse" ou dans les avatars d'une pensée magique.

En pleine Renaissance, ce médecin propose un manuel destiné à ses collègues, mais aussi aux patients potentiels, pour expliquer et traiter le jeu excessif, qui représente à l'époque un problème majeur pour la société.

La littérature sur le jeu est à l'époque abondante et multiple, si l'on y inclut les manuels et règles de jeu, les textes juridiques sur les interdits et les éventuelles dérogations, les discussions morales et théologiques concernant le jeu (20, 21). Ces dernières mettent en avant le caractère sulfureux, diabolique, du jeu, manière illicite d'interroger directement Dieu, comme le *Narrenschiff* (La nef des fous) du poète et juriste Sebastien Brant, de 1494 (22), qui décrit la folie du jeu, concluant que "*tous les joueurs sont des fils de Satan*". Sacrilège, le jeu est aussi décrit comme immoral, puisqu'il y s'agit de convoiter l'argent d'autrui, et comme source de désordre, de disputes, de jurons, de blasphèmes... S'il est tout de même dans certains cadres toléré, c'est du fait de l'engouement populaire, du fait aussi qu'il est difficile de l'interdire aux nobles ou aux rois, avant qu'il en vienne à jouer le rôle toujours actuel d'impôt volontaire...

Dans ce contexte, le livre de Pascasius tranche nettement, en se démarquant de toutes ces considérations : pour lui le jeu est une activité banale, normale, aussi anodine que le repos ou le sommeil, bref il est un simple loisir pour tous ceux qui en usent modérément et sont capables de l'abandonner si la réalité les appelle à des tâches plus sérieuses. Certains toutefois en font une vraie maladie, qui se répand depuis les temps les plus anciens parmi la jeunesse, en constituant un véritable fléau pour la société. De cette maladie, il propose donc une description, un modèle explicatif et un traitement, soulignant bien qu'il s'agit de pratique et de science médicale, et que les serments ou le recours à la prière sont tout à fait inutiles.

Ses descriptions spectaculaires visent à frapper l'imagination, comme l'exemple du joueur qui, au cours d'une partie, engage le toit de sa maison, de celui qui vend sa propre femme, ou d'un autre demandant qu'après sa mort, ses os soient transformés en dés, et que sa peau serve à recouvrir une table de jeu... Il évoque d'autant mieux l'impulsion irrésistible au jeu, les expédients pour y parvenir, les tentations et les rechutes, que, joueur

excessif lui-même, il a pu tant les observer chez les autres que les éprouver de l'intérieur...

Son modèle explicatif s'inscrit dans le grand cadre incontournable de la médecine galénique (23), avec des références à Hippocrate et Aristote (24). Rappelons que cette théorie médicale est essentiellement fondée sur l'équilibre des quatre humeurs (sang, phlegme, bile jaune et bile noire), ainsi que sur leurs qualités (froid/chaud, sec/humide). Notre auteur toutefois ne se livre guère à des considérations complexes sur la crase des joueurs. Il accorde aussi une grande importance à ses propres observations, comme bien des médecins de l'époque, qui s'éloignent d'une pensée "analogique" et d'un discours purement scolastique (25).

Son approche est surtout qualitative, puisque c'est l'excès de chaleur – du sang, mais aussi de la bile noire – qui est à l'origine des troubles. Les autres humeurs ne sont pas évoquées. C'est l'excès de chaleur qui explique pourquoi seules certaines personnes sont vulnérables, susceptibles de développer la maladie : ce sont celles qui ont déjà un tempérament chaud. Pour ceux qui sont naturellement froids, timides, craintifs, nous dirions anachroniquement introvertis, le jeu, comme le vin, peut avoir un effet positif, en leur apportant un surcroît d'audace ou d'énergie. Chez les audacieux à sang chaud (nos extravertis, hyperactifs, impulsifs) par contre, l'excès de chaleur provoqué par le jeu va entraîner – des vapeurs montant au cerveau – un optimisme démesuré, contraire à la raison. Dès lors, sous l'emprise de cet excès de confiance, ils vont sans relâche, de façon passionnelle, attendre du hasard la satisfaction de leurs souhaits, ce qui est absurde puisque le hasard est aussi imprévisible qu'incontrôlable.

Ce mécanisme explicatif est donc "bio-psychologique", car en termes aristotéliens, à la cause motrice ou efficiente qu'est la chaleur excessive s'ajoute une cause formelle, l'optimisme.

Sur le fond, cette explication diffère assez peu de celles qui sont proposées aujourd'hui dans la littérature scientifique pour rendre compte de la pathologie de certains joueurs excessifs : l'impulsivité ou la recherche de sensations remplacent simplement le tempérament chaud, les cognitions erronées l'optimisme irrationnel. Remarquons d'ailleurs que Bergler plaçait en 1957 l'optimisme irréductible au cœur de la psychologie du joueur pathologique (26).

Un précurseur de nos psychothérapies

Le second livre de Pascasius, consacré au traitement, est tout aussi étonnant par ses résonnances avec nos questionnements les plus contemporains, au point que Van Houdt (27) peut y voir le premier traité de thérapie cognitive. Pascasius affirme qu'il n'a pas oublié sa médecine et qu'il sait que le lecteur s'attend à le voir proposer (la cause étant physique) des petites pilules (nous attendions aussi des purges, ou des saignées, pour refroidir les humeurs). Et que pourtant, c'est uniquement un traitement par la parole qu'il met en avant. Le cœur du traitement consiste en effet dans un appel à la raison du patient, dans une stratégie qui vise à le convaincre du caractère erroné de l'espoir insensé qu'il a placé dans le jeu. Persuader par le raisonnement est essentiel, mais ne suffit d'ailleurs pas, il faut aussi que le patient apprenne et répète quotidiennement des formules pour maintenir sa décision, et qu'il soit prêt à y recourir dans les situations à risque de rechute.

Une autre action est possible, en s'adressant aux émotions plus qu'à la raison, et si le médecin imite en quelque sorte le prêtre en rappelant par exemple l'immoralité de l'espoir de gain, c'est pour agir sur l'esprit du patient par une action conjointe avec la mobilisation de la raison.

Ce procédé explicitement psychothérapeutique (qui préfigure le "traitement moral" de Pinel et Esquirol au début du XIX^e siècle (28, 29), ainsi que nos plus contemporaines psychothérapies) est censé s'attaquer à l'optimisme irrationnel, mais aussi refroidir les humeurs, s'attaquant donc tant à la cause formelle qu'à la cause matérielle ou efficiente.

Au modèle explicatif "somato-psychique" répond donc une proposition thérapeutique "psychosomatique" : le médecin ose par la parole agir sur l'esprit, dans un monde où les traitements de l'âme relèvent encore de l'action des prêtres (Jean Wier est considéré comme un précurseur de la psychiatrie pour avoir osé en 1563 dire que le démon devait agir sur l'imagination des sorcières et que les sabbats n'avaient pas d'existence réelle). Cette action de l'âme ou de l'esprit sur le corps a certainement été rendue possible par l'influence arabe lors de la transmission des textes anciens (le *Canon* d'Avicenne ayant eu une influence majeure) et particulièrement des traductions de l'œuvre de Galien. Ce dernier avait affirmé que les perturbations du corps entraînaient des

perturbations de l'âme, l'un de ses traités s'appelant même "Que les puissances de l'âme suivent les mélanges du corps". Avicenne et ses prédécesseurs arabes avaient permis d'inverser la formule, rendant possible une pensée "psychosomatique" : "Yuhanna ibn Masawayh (médecin à Bagdad au IX^e siècle), en inversant exprès le titre du texte de Galien, affirme que la constitution du corps suit la disposition psychique" (30). "L'opinion unanime des médecins musulmans était que la passion amoureuse non partagée était une maladie grave" (30).

Pascasius n'oublie d'ailleurs pas, lorsqu'il cite les "six éléments non naturels" (attribués à Hippocrate et Galien, mais selon une forme plus tardivement fixée), après l'air, le sommeil et la veille, la réplétion et l'évacuation, l'activité et le repos, la nourriture et la boisson, d'y inclure les émotions ou passions.

L'habitude est une notion qui, selon lui, pose problème : on ne peut y réduire la maladie, en se contentant d'en faire une simple mauvaise habitude, mais elle joue tout de même un rôle important. Ici encore, il est possible de percevoir un écho du discours galénique, dans lequel, après Aristote, l'habitude est une "seconde nature". Ceci pose sans doute une question pour le médecin, qui se doit de suivre, ou en tous cas de ne pas contrarier la nature. Cette considération nous rappelle ce "classique" de l'alcoologie qu'est la 83^e lettre à Lucilius de Sénèque – voir édition de 1957 (31), ainsi que "Classics in alcohol literature", 1942 (32) – dans laquelle l'auteur fait bien la distinction entre l'ivresse aiguë et l'habitude de boire. De façon pour nous assez étonnante, Sénèque y critique une formule de Zénon de Kition, selon laquelle on ne peut faire confiance à un homme qui boit. Il soutient que l'habitude de boire, même en grandes quantités, n'est pas problématique en soi, seule l'ivresse aiguë étant problématique. L'habitude joue en quelque sorte un rôle positif dans la relation à l'alcool.

La dimension passionnelle du jeu est au centre des descriptions de Pascasius, et elle condense en quelque sorte l'aspect pathologique : Énée devient l'exemple de la raison qui triomphe de la passion, tandis que Didon succombe, et la maladie est toute entière exprimée dans la célèbre formule de la Médée d'Ovide "*video meliora proboque, deteriora sequor*" (je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal) (33). Sur ce point encore, le texte fait écho à des théories bien plus récentes, et l'on peut citer le "traité des passions" d'Esquirol (34), qui fait appel à la raison des aliénés pour mettre en œuvre le "traitement moral" et qui décrira les monomanies, dans lesquelles

cette raison est intacte, à l'exception de l'idée délirante, et qui sont à l'origine de nos "toxicomanies".

Une nouvelle date de naissance des addictions ?

Nous sommes donc devant un texte très étonnant par bien des aspects, qui, venu de la Renaissance, anticipe nombre des réponses les plus actuelles en matière de pathologies addictives.

On peut considérer qu'il constitue un nouvel "acte de naissance" de la maladie addictive, conférant à celle-ci plus de deux siècles d'ancienneté supplémentaire et rendant plus problématique sa conception en tant que "maladie mentale provisoire" liée aux avatars de notre modernité consumériste.

Mais il faut aussi reconnaître que, même s'il fut réédité durant près d'un siècle, ce livre n'a pas fait école et reste isolé : sans doute était-il trop en décalage avec les perceptions dominantes de son époque, tant sur le plan de la conception de la maladie et de son traitement que sur celle du hasard. Les maladies de l'âme relevaient encore de la possession et de l'action des prêtres, le hasard n'était que providence divine (35, 36). Le travail précurseur de Cardan, à la même époque, réfléchissant aux probabilités, connaîtra d'ailleurs un sort similaire, puisqu'il faudra les travaux de Pascal et Fermat, un siècle plus tard, pour qu'un hasard "laïcisé" et mathématisable commence à concurrencer la providence divine (37, 38).

Dans tous les cas, l'existence de ce texte soulève nombre de nouvelles questions et devrait nous engager à approfondir la réflexion sur la diversité et la complexité des conceptions qui ont précédé le "modèle monovarié" de la fin du XVIII^e siècle, et qui ne sont guère réductibles à un "modèle moral/religieux".

Les réflexions philosophiques, mais aussi médicales, des Anciens sur l'habitude comme seconde nature, sur la passion comme cause de souffrance, voire comme maladie, contiennent des éléments toujours pertinents pour comprendre nos très nouvelles addictions sans substance.

Et les recherches scientifiques, notamment neurobiologiques, qui tentent de trouver les clés de la pathologie addictive, vont sans doute éclairer des questions que se posent les savants depuis la Grèce antique. ■

Financement. – La traduction du latin et le travail sur Pascasius ont fait l'objet d'un financement par la fondation Mise sur toi, organisme lié à Loto Québec, ayant pour but de promouvoir le jeu responsable.

Liens d'intérêt. – Les auteurs déclarent l'absence de tout lien d'intérêt.

M. Valleur, L. Nadeau

Un texte médical de 1561 sur l'addiction. Le traité de Pascasius
Alcoologie et Addictologie. 2018 ; 40 (3) : 206-212

Références bibliographiques

- 1 - American Psychiatric Association. DSM-5. Paris : Éditions Elsevier ; 2015.
- 2 - Stiegler B. Mécréance et discrédit. Tome 3 : L'Esprit perdu du capitalisme. Paris : Galilée ; 2006.
- 3 - Reith G. Gambling and the contradictions of consumption: a genealogy of the "pathological" subject. *American behavioral scientist*. 2007 ; 51 (1) : 33-55.
- 4 - Dow-Schull N. Machines, medication, modulation: circuits of dependency and self-care. *Culture, Medicine and Psychiatry*. 2006 ; 30 (2) : 223-47.
- 5 - Hacking I. Les fous voyageurs. Paris : Les empêcheurs de penser en rond ; 2002.
- 6 - Canguilhem G. La connaissance de la vie. Paris : Vrin ; 2000.
- 7 - Porter R. The drinking man's disease: the "pre-history" of alcoholism in Georgian Britain. *Addiction*. 1985 ; 80 (4) : 385-96.
- 8 - Levine HG. The discovery of addiction. Changing conceptions of habitual drunkenness. *J Stud Alcohol*. 1978 ; 39 (1) : 143-74.
- 9 - Nadeau L, Valleur M, Cottier JF. Pascasius ou comment comprendre les addictions suivi du Traité sur le jeu (1561). Montréal : Presses de l'Université de Montréal ; 2014.
- 10 - Rush B. Une enquête sur les effets des spiritueux sur le corps et l'esprit humains. Avec un compte rendu sur les moyens de les prévenir et les remèdes pour les soigner (1784). Traduction de Marc Levivier et Emmanuelle Gira. *Psychotropes*. 2011 ; 17 (3) : 179-212.
- 11 - Nadeau L. La crise paradigmatique dans le champ de l'alcoolisme. In : Brisson P. L'usage des drogues et la toxicomanie. Boucherville : Gaëtan Morin ; 1988, p. 185-99.
- 12 - Blaise M, Grégoire M, Valleur M. Addictions à l'héroïne, à la cocaïne, au cannabis et autres substances illicites. *EMC – Psychiatrie*. 2017 ; 14 (4) : 1-18.
- 13 - Morel BA. Traité des dégénérescence physiques, intellectuelles, et morales de l'espèce humaine. Paris : J.B. Balliere ; 1857.
- 14 - Alcooliques anonymes. Le gros livre. Quatrième édition. New York : Alcoholics Anonymous World Services, Inc ; 2003.
- 15 - Olievenstein C. La drogue ou la vie. Paris : Robert Laffont ; 1983.
- 16 - Zinberg N. Drug, set, and setting: the basis for controlled intoxicant use. London : Yale University Press ; 1986.
- 17 - Cormier D. Toxicomanies, styles de vie. Chicoutimi : Gaëtan Morin ; 1964.
- 18 - Brochu S, Brunelle N, Plourde C. Drogue et criminalité. Une relation complexe (3^e édition). Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal ; 2016.
- 19 - Trotter T, Porter R. An essay, medical, philosophical, and chemical, on drunkenness and its effects on the human body (1804). London : Routledge ; 1988.
- 20 - Mehl JM. Les jeux au Royaume de France du XIII^e au début du XVI^e siècle. Paris : Fayard ; 1990.
- 21 - Belmas E. Jouer autrefois, essai sur le jeu dans la France moderne (XVI^e – XVIII^e siècle). Paris : Champ Vallon ; 2006.
- 22 - Brant S. La nef des fous (Narrenshiff) (1494). Paris : Éditions José Corti ; 1997.
- 23 - Gourevitch D. Les voies de la connaissance, la médecine dans le monde romain. In : Grmek M. Histoire de la pensée médicale en occident. Paris : Seuil ; 1995.
- 24 - Jouanna J. La naissance de l'art médical occidental. In : Grmek M. Histoire de la pensée médicale en occident. Paris : Seuil ; 1995.
- 25 - MacLean I. Le monde et les hommes selon les médecins de la Renaissance. Paris : CNRS Éditions ; 2006.
- 26 - Bergler E. Psychology of gambling. New York : Hill & Wang ; 1957.
- 27 - Van Houdt T. Healing words, ancient rhetoric and medicine in Pascasius Justus' treatise Alea sive de curanda ludendi in pecuniam cupiditate (1561). Madrid : Res Publica Litterarum ; Suplemento monográfico ; 2008.
- 28 - Postel J. Genèse de la psychiatrie, les premiers écrits de Philippe Pinel. Paris : Le Sycomore ; 1981.
- 29 - Gauchet M, Swain G. La pratique de l'esprit humain. Paris : Gallimard ; 1980.
- 30 - Strohmaier G. Réception et tradition : la médecine dans le monde byzantine et arabe. In : Grmek M. Histoire de la pensée médicale en occident. Paris : Seuil ; 1995.
- 31 - Sénèque. Lettres à Lucilius, T3. Paris : Les Belles Lettres ; 1957.
- 32 - Seneca. Epistle LXXXIII: on drunkenness. *Classics of the alcohol literature. Quarterly Journal of Studies on Alcohol*. 1942 ; 3 : 302-7.
- 33 - Ovide. Les métamorphoses, T2. Paris : Les Belles Lettres ; 1955.
- 34 - Esquirol E. Des passions considérées comme causes symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale (1805). Paris : Librairie des deux mondes ; 1980.
- 35 - Guillaume M. Tu ne joueras point. *Traverses*. 1981 ; 23 : 11-23.
- 36 - Duflo C. Le jeu de Pascal à Schiller. Paris : PUF ; 1997.
- 37 - Courtebras B. Mathématiser le hasard. Paris : Vuibert ; 2008.
- 38 - Pagès G, Bouzitat C. En passant, par hasard, les probabilités de tous les jours. Paris : Vuibert ; 2017.